

DISCUSSION

M. BERR. — Je remercie beaucoup mon ami Pierre Ducassé de tout ce qu'il nous a apporté aujourd'hui de précis, de profond, d'utile, sur Auguste Comte et Spencer.

Je crois, et il l'a indiqué, que la seconde philosophie d'Auguste Comte a peut-être contribué à faire oublier un peu la première. Je crois, d'autre part — et il est certainement de mon avis — que dans l'œuvre de Spencer, la partie sociologique a également fait oublier plus ou moins la partie proprement scientifique ou philosophique. Et j'estime que son travail est une pierre importante apportée à la connaissance, à la réhabilitation, de ces deux penseurs.

Je vous dirai que, au début de mes études, Comte peut-être commençait à être un peu oublié, mais Spencer, au contraire, était très lu : Bergson, qui est mon ancien, — il sortait de l'École l'année que j'y entrais, — Rauh, qui est mon camarade, ont beaucoup connu Spencer, et certainement l'ont bien utilisé.

J'ai apprécié, dans l'exposé de Ducassé, la façon pénétrante, psychologique, dont il nous a expliqué la pensée de Comte : il nous a montré comment, des pensées du jeune homme, des crises du jeune homme, peu à peu une philosophie était sortie. Je crois que son travail sera extrêmement utile. Il pose, dans l'ensemble et dans le détail, un grand nombre de problèmes. Je vais demander d'intervenir à ceux d'entre vous qui auraient des questions à poser, des développements à apporter à cette très belle conférence.

Et je demande d'abord à M. Ozorio de Almeyda s'il a quelque chose à nous dire.

M. OZORIO DE ALMEYDA. — Je n'ai rien à faire remarquer sur le fond même de la conférence que j'ai trouvée extrêmement brillante. J'ai admiré beaucoup la façon dont M. Ducassé avait pu exposer en si peu de temps les idées fondamentales d'une philosophie qui a, comme vous venez de le

dire, joué un rôle très important dans la formation scientifique et dans la formation de plusieurs générations.

Comme vous le savez, je suis un Brésilien, et au Brésil les idées de Comte ont joué un rôle très important dans l'évolution scientifique, et même dans l'ordre politique. Je crois même que c'est le seul pays où les idées politiques ont été, jusqu'à un certain point, orientées par une école d'idées générales qui est celle de Comte. Cette école, elle a duré beaucoup plus longtemps qu'en Europe.

Je veux vous signaler que, dans la seconde partie du XIX^e siècle, on est parfois étonné de voir des hommes, qui faisaient presque exclusivement de la science expérimentale, et qui devaient beaucoup dans leur formation à Auguste Comte.

Je ne ferai pas un exposé sur toutes ces questions pour lesquelles je suis incompétent, mais il y a ici à mes côtés mon collègue M. de Carneiro qui est extrêmement compétent là-dessus.

M. BERR. — Puisque nous avons le plaisir d'avoir parmi nous M. de Carneiro, nous allons en profiter.

M. DE CARNEIRO. — Ce n'est qu'un plaisir renouvelé d'écouter mon ami Ducassé dont j'ai suivi les travaux depuis sa prime jeunesse. Je me souviens avec joie de la soutenance de sa thèse sous la présidence de notre maître à tous les deux, Abel Rey.

J'aimerais poser quelques questions à Pierre Ducassé, questions qui se posent peut-être non pas à son texte même, mais à l'essence de son sujet, et surtout dans l'état actuel des idées qui se rapportent à la synthèse en France.

D'abord, s'il m'était donné de poser une question qui me permettrait d'éclaircir un petit mystère, je parlerais de l'absence de Comte dans la plupart des manifestations, soit de l'enseignement universitaire français, soit de la littérature française, soit des programmes d'examens, dans les thèses par exemple. On dirait qu'il y a au milieu du XX^e siècle, une sorte de refus systématique de prendre en considération — je ne dis pas de les adopter — les vues d'un penseur de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Ce refus me fait penser à d'autres refus, au refus que pendant des siècles a subi l'œuvre de Descartes, au refus qu'a subi l'œuvre d'Aristote.

Y a-t-il une prise de conscience de ce refus? Y a-t-il un

reste de vieille rupture entre Comte et son milieu? Y a-t-il une méconnaissance de l'œuvre même de Comte?

Vous souvenez-vous de l'histoire de cette admirable dame anglaise qui était en train de terminer un ouvrage sur Comte et qui était fortement critiquée dans un cercle intellectuel à Londres sur le travail stérile qu'elle avait fait? Elle a posé la question : « Mais, de quoi me suis-je occupée? Qui est Comte? Quelle est son œuvre? Dites-moi quels sont ses ouvrages? » Et tous ceux qui démolissaient son œuvre et le philosophe dont elle était en train de condenser l'ouvrage, méconnaissaient et les titres et le contenu de cette œuvre.

Donc, y a-t-il un refus de connaissance?

Et, du point de vue de la synthèse, je me demande s'il n'y a pas lieu d'en finir avec les deux synthèses de Comte : il y a une synthèse intellectuelle, où tout est coordonné et presque subjectif, sous l'égide de la sociologie; et il y a un degré plus avancé dans lequel cette synthèse embrasse les pensées, les sentiments, les actes, sur un plan objectif en les coordonnant au plan de l'humanité.

M. DUCASSÉ. — C'est cela, nécessairement. Il y a une mauvaise habitude de qualifier de purement objective la première synthèse. L'effort a porté sur l'assimilation des sciences. Ce qui est exact, c'est l'utilisation qu'a faite Auguste Comte de la méthode subjective; par la suite, il a semblé dépasser les cadres de la précédente, mais c'est une question d'interprétation.

Je voudrais répondre sur l'autre question. J'ai beaucoup réfléchi à cette situation d'Auguste Comte dans l'enseignement et dans la synthèse des connaissances. Je puis donner une réponse assez impartiale, car j'ai posé la question à des universitaires de langue française hors de France. J'ai fait une conférence tout récemment sur : « *Auguste Comte et le Pouvoir spirituel* », à l'Université de Neuchâtel, devant un auditoire extrêmement vibrant; et j'ai posé la question suivante, en séminaire, aux étudiants : « Pourquoi, à votre avis, ne s'occupe-t-on pas de Comte? » La réponse moyenne est la suivante : « Le déclin d'Auguste Comte est parallèle au déclin que la science et la philosophie des sciences ont manifesté dans la philosophie; c'est au fond parce que la foi en la vertu transcendante de la science, cette possibilité de faire œuvre quasi religieuse, s'est éclipsée. »

Cela, c'est la voix du peuple. Il y a aussi la voix des techniciens : en vertu de la division du travail, on s'astreint à

étudier les philosophes « *philosophants* », c'est-à-dire ceux qui ont apporté dans la tradition humaine des formules indispensables pour penser avec précision les grandes thèses philosophiques. Mais, me direz-vous, Comte est de premier ordre ! Je n'en disconviens pas ; mais il n'a jamais voulu formuler les problèmes de la tradition philosophique dans le style de la tradition philosophique. Par suite donc de la division du travail, on s'est intéressé à Platon, à Aristote, à Kant, à Husserl, à Scheler, non pas tant à cause des oscillations gigantesques entre la science et la religion, que pour une raison beaucoup plus humble : pour préparer des jeunes gens à manier tous les concepts métaphysiques de la tradition philosophique, il faut leur faire lire spécialement des auteurs qui s'y soient très directement intéressés.

Auguste Comte, dites-vous, n'est pas dans les programmes universitaires : ce n'est pas tout à fait exact : il est au programme du baccalauréat. A l'agrégation quelquefois, à l'écrit et à l'oral, il y a Auguste Comte. Cela n'allait pas, autrefois, sans quelque réserve, il est vrai, mais ne croyez pas qu'il y ait là quelque chose de spécifiquement dirigé contre Auguste Comte, car un penseur de la classe de Hegel a subi longtemps dans l'enseignement français le même ostracisme : on ne croyait pas qu'il fût assez « rentable » pour la formation de la pensée philosophique, et beaucoup de professeurs évitaient les cascades de pensées hégéliennes. Les temps ont bien changé, comme vous savez, spécialement depuis les travaux désormais classiques d'Hippolyte.

Je vous dirais, par expérience personnelle de professeur, qu'Auguste Comte est excellent pour former des esprits, mais quand ceux-ci sont déjà préparés à le lire. La compréhension réelle de Comte exige une connaissance de l'histoire des sciences, de l'histoire des civilisations — dont on a les éléments depuis les travaux de M. Gouhier, en particulier ; il faut y joindre toutes sortes de mesures de précaution contre des erreurs systématiques qui déformeraient la compréhension du texte. Tandis que sur un texte de Kant, vous vérifiez rapidement que vous le comprenez ou vous ne le comprenez pas ; et vous avez des guides, des intermédiaires, des myriades de professeurs, qui ont travaillé Kant comme leur pain quotidien !

La situation est donc bien plus triste que vous ne pensez ; il ne s'agit pas d'un antagonisme des valeurs, mais d'un antagonisme de techniques éducatives. Or, vous avez raison : il

faut absolument changer, il faut que l'éducation philosophique transgresse ses limites apparentes. En fait, Comte redevient peu à peu d'actualité, par la marche nécessaire de toutes choses, et j'oserais dire par ses adversaires. Un livre extrêmement hostile, en apparence, comme celui du Père de Lubac, *Le Drame de l'Humanisme athée*, très beau à certains égards, mais nécessairement unilatéral, a beaucoup plus fait que d'autres ouvrages pour la gloire d'Auguste Comte : quand on a montré qu'il était le père des camps de concentration, cela a soulevé de la part des positivistes des protestations légitimes, car c'est évidemment fort contestable ! Mais cela a fait plus pour lui que n'ont fait ses amis tièdes ou ses ennemis ; cela oblige à le lire.

M. BERR. — Ce que vous avez dit sur la connaissance et l'état d'esprit nécessaires pour connaître Comte prouve justement votre mérite ! Je crois qu'une des raisons qui font qu'on a peu étudié Comte, c'est qu'en somme il est difficile à lire : sa langue est plutôt dure, ses phrases sont plutôt longues, il ne trouve pas des formules frappantes.

M. DUCASSÉ. — Au fond, il est très difficile à lire ! A l'Université de Neuchâtel, on m'a dit : « Auguste Comte écrit bien » : affaire de sensibilité personnelle, affaire de résonance à un style oratoire, mais à un style oratoire abstrait ; ce n'est pas à proprement parler un style philosophique.

A mon avis, les objections faites à Auguste Comte peuvent être faites, en partie, à Cournot, utilisé abondamment, mais un peu oublié. Au fond, ce ne sont plus les passions religieuses ou politiques qui sont responsables. Ce temps est passé. Nous entrons vraiment dans le temps de l'histoire et de la gloire de Comte : il n'y a qu'à voir la façon dont on en parle ! Mais encore faut-il que les oreilles soient préparées à l'entendre.

M. BERR. — Cournot a moins écrit ; il est plus facile à lire et sa pensée plus facile à connaître.

M. LE LIONNAIS. — Malgré le plaidoyer éloquent et nourri de M. Ducassé, je persiste à me ranger dans le camp des destructeurs, de ceux qui dénie l'unité profonde des deux parties du positivisme, et je vais m'expliquer sur ce point. Je suis amené à revenir sur la définition des deux notions de synthèse et de système qui domine tous les débats de cette Semaine, et si les différences et les mérites respectifs inégaux de ces deux notions arrivaient à se préciser, je crois que nos réunions auraient montré une utilité certaine.

Dans la synthèse comme dans le système, je vois la même dualité et les mêmes deux éléments : d'abord un goût de l'unité, ensuite un désir d'expliquer le réel. Mais la différence vient, et ne vient que des degrés d'intensité donnés à ces deux éléments, et des rapports respectifs qu'on imagine entre eux.

Ce qui dans la synthèse n'était que goût de l'unité devient dans le système volonté d'unification; et cela parce que ce qui dans la synthèse était un respect du réel devient dans le système une obéissance à des impulsions subjectives ou à des schémas subjectifs, et par suite un divorce avec le réel. Voilà, je crois, la ligne de séparation des eaux : loi postérioriste de la synthèse et la loi aprioriste du système. Le système ressemble à la synthèse, c'est vrai, mais à peu près comme la caricature ressemble au portrait. Ainsi, subordonner la théorie aux faits, cela peut conduire soit à l'analyse, soit à la synthèse; cela conduira à la synthèse si une tendance à l'unité accompagne cette soumission aux faits; au contraire, renverser ce rapport et donner la primauté à l'unité, imposer au réel de se soumettre, c'est là l'esprit de système.

J'ai suffisamment rappelé de choses pour en arriver à Comte. En définitive, je pense que Comte a dû commencer par avoir, sans plus, le goût de l'unité; aussi a-t-il commencé par donner une synthèse. Et ensuite, pour des raisons mises très bien en valeur par M. Ducassé, ce goût d'unité s'est transformé en volonté d'unification; et Comte n'a plus su construire qu'un système.

Voilà pourquoi je ne suis pas éloigné de l'opinion de Littré : le goût de l'unité est tout à fait compatible avec l'objectivité; mais l'exagération de ce goût, la métamorphose en volonté d'unification, cela fait tomber dans le subjectivisme, en nous montrant l'esprit d'unité à l'œuvre dans les deux parties.

Je crois qu'il y a une profonde différence à partir du moment où cela dépasse un certain degré : alors on tombe de l'objectif dans le subjectif.

Au sujet de la désaffection à l'égard d'Auguste Comte, je crois qu'il y a une distinction à faire, et c'est encore la distinction des deux Comte. Celui de la classification des sciences, il me semble qu'il est toujours connu, au moins en surface et de réputation, mais cela est le sort de tous les philosophes. Ce qui tombe de plus en plus, c'est le Comte de la fin, le Comte sociologue et religieux; dans l'esprit public,

je ne dis pas qu'il n'y ait pas un culte de Comte, et des chapelles; en tout cas, je vois un déclin corrélatif et proportionnel à l'ascension de Marx. Si vous voulez, je pense que ce serait simplement le déclin des socialismes utopiques devant la faveur accordée aux sociologies ou aux socialismes réalistes et scientifiques.

M. DUCASSÉ. — Je voudrais répondre à cette très remarquable intervention, car elle est passionnante.

Vous avez évoqué Comte et Marx : vous avez parfaitement raison; à un certain ordre de grandeur, la chose est indubitable : l'ascension d'un type de synthèse est corrélatrice de la descente de l'autre. Seulement, il faut être historien et prudent : que dit Marx dit, d'abord, Hegel, tandis que quand on dit Comte, on dit Comte tout seul, même en évoquant Saint-Simon et le pré-positivisme. Laissons donc ce plan du socialisme dit scientifique. Je pense que Marx est un esprit particulièrement aigu, et justement informé par Hegel de tout ce qui n'est pas présent dans la méditation de Comte. Quoi qu'il en soit, je vous donne quitus pour Marx, mais pour Comte, il y a toute sorte d'autres choses que la classification des sciences! Heureusement!

Au point de vue philosophique de l'expérience vitale, en effet, il y a cette expérience unique d'une religion démontrée. D'après les *Réflexions* de Delvolvé sur la *Pensée comtienne*, ce qu'il y a de présent, d'actuel et de controversé, c'est cet aspect de Comte justement que le public n'a jamais très bien compris, ni maintenant, ni autrefois; mais ce qui importe, c'est le jugement des âmes sensibles et compréhensives. Le Père de Lubac l'a compris quand il déclare que la religion comtienne a fait l'objet de quelques adhésions passionnées.

Il y a là une pureté, une pureté redoutable : songez que si la science était uniquement ce que Comte croyait pouvoir classer, nous serions vraiment bien angoissés par la synthèse de Comte! En fait, celle-ci dépasse très heureusement ses limites objectives.

J'en reviens à votre point de vue : y a-t-il une ou deux synthèses de Comte? Je crois qu'on doit choisir selon qu'on est historien ou philosophe philosopant. Si vous êtes historien, comme vous l'êtes ou comme je voudrais l'être, vous ne pouvez pas parler de deux synthèses de Comte, car il n'y a aucun moyen de les distinguer. Si vous êtes philosophe, alors vous pouvez dire : « Vraiment, cela sent trop la théologie, la rétrogradation et l'abus du subjectivisme le plus personnel! »

Excusez-moi, mais pour l'homme qui scrute la continuité structurale de l'œuvre de Comte, l'unité s'impose! Quand vous lisez et vivez Auguste Comte, vous le voyez aussi pénétré de cette synthèse totale au début qu'à la fin. Ce qu'il y a, c'est qu'au début c'est un Comte admirablement vivant, chez qui toutes les valeurs entrent en jeu tout le temps; après, c'est un Comte qui ne vous livre que le résultat de sa vision, mais plus il voit, plus il livre des fractions de lui-même que vous n'aviez pas su voir au début.

Vous avez le droit de dire : ce qui existe, ce sont les essences métaphysiques; vous avez le droit de dire : ce qui existe, c'est la philosophie critique. Seulement, défiez-vous de le dire trop vite!

Comte a voulu être jugé du point de vue de l'histoire. C'est pourquoi je vous donnerai raison sur le premier point. Qu'est-ce qui joue contre Comte? C'est l'état présent de la civilisation. Il aurait récusé tous les arguments métaphysiques : il n'y croyait pas; mais c'est l'homme le plus sincère, le plus honnête, le plus droit; il rejette l'état de notre civilisation, qui rejette le positivisme avec dégoût, et ne sait pas encore comment le refaire. La crise du positivisme est le miroir de nos angoisses; miroir irrécusable!

M. LE LIONNAIS. — Un mathématicien trouve dans la première partie de sa vie des théorèmes authentiques. Après quoi, il devient fou, donne des théorèmes qui semblent pareils mais qui ne le sont pas. Du point de vue de l'historien, c'est le même homme.

M. DUCASSÉ. — Vous avez tout à fait raison, mais avez-vous lu *La Politique positive*? Ce n'est pas l'œuvre d'un fou. Les théorèmes ne sont pas tous aberrants; c'est ce qui rend la chose difficile.

M. BERR. — Je souhaite qu'on fasse beaucoup d'objections à Pierre Ducassé, car ses réponses sont très belles, sont vibrantes, sont chaudes, et à mesure que cette séance se prolonge, il nous apparaît de plus en plus comme un beau et grand penseur.

R. P. RUSSO. — Vous avez distingué l'historien et le philosophe. Ne faudrait-il pas ajouter l'historien de la pensée scientifique? Quelle est l'influence de la pensée de Comte sur le développement de la pensée scientifique, sur l'histoire de la science? Vous serez peut-être obligé d'avouer que c'est un certain Comte qui a retenu la pensée scientifique, et qu'il y en a un autre.

Quant au fond, je voudrais que vous m'indiquiez si effectivement Comte a eu une influence sur la science de son temps. Est-ce une influence de mentalité, avec cet esprit positif? Ou y a-t-il eu une influence plus profonde et coordinatrice? Ou le mouvement d'unification spontanée des sciences s'est-il fait en dehors de la pensée comtienne?

M. DUCASSÉ. — Voilà trois points du plus haut intérêt.

Vous avez dit que, du point de vue de l'historien des sciences, je serais obligé de vous donner raison. C'est un point de vue fondamental, mais on ne peut pas distinguer deux Comte. Il faut savoir où Comte se place dans l'évolution de la pensée scientifique. Or il y a ceci de tout à fait remarquable, c'est qu'on l'a accusé tantôt de ne s'occuper que de l'histoire de la pensée très lointaine, tantôt de ne faire qu'un bilan d'actualités : les deux accusations sont tout à fait illégitimes. Dans certains passages du *Cours*, on s'aperçoit qu'il était valablement informé d'une science un peu en retard sur celle de l'époque où il vivait. C'est particulièrement grave en mathématique, où les noms d'Evariste Galois et de Cauchy auraient bouleversé l'allure de la mathématique comtienne.

Mais, suis-je obligé de distinguer deux Comte? Non, car ce qui fait l'originalité de ce *Cours de Philosophie positive*, c'est qu'il impose une structure en fonction de tout ce que M. Le Lionnais rejettera plus tard avec horreur. Quand vous lisez dans Comte qu'il ne faut pas se permettre certaines hypothèses, vous demandez pourquoi? Pour deux raisons générales : d'abord parce que cela affaiblirait la valeur dogmatique que Comte croit avoir trouvée dans les sciences; la seconde raison, c'est que l'adoption de ces hypothèses serait incompatible avec la structure qu'il faut donner à la philosophie scientifique pour qu'elle se coordonne à une sociologie.

Si l'on veut faire vraiment le bilan de Comte philosophe des sciences, on arrive à une vision remarquablement précise des sciences de son temps, la première depuis Descartes à nous apporter la synthèse des sciences sous une forme assimilable. Mais pourquoi se montre-t-elle assimilable? parce que la pensée sociologique était derrière.

Autre question très importante : quelle influence a eue Comte sur le devenir des sciences? Chose curieuse, il a eu une influence extraordinaire, à la fois féconde et dangereuse. Parlons des influences dangereuses. Meyerson a fait le bilan des antagonismes entre la pensée réelle des physiciens sur Comte et le légalisme de Comte qui aurait dû stériliser la

physique si les physiciens en avaient usé. Mais si l'on scrute l'histoire de la physique française, surtout au XIX^e siècle, on voit que la pensée comtienne, la limitation comtienne, ont pesé d'une façon très redoutable sur l'imagination des physiciens français. Je crois que nous sommes là tout à fait d'accord.

Inversement, dans toute la partie biologique et même médicale, l'influence de Comte a été considérable. Quand on relit cette biologie de Comte qui se nourrit, en particulier, des conceptions précises de Blainville, on voit qu'elle est maîtresse d'idées claires dans les domaines qu'elle connaît bien. Et les médecins avaient alors besoin d'être éclairés, en particulier par la considération cohérente et synthétique du milieu.

Comte a fait comprendre ces choses, et bien d'autres. Il rendait service à des sciences au stade où elles avaient besoin de coordination et de clarification. Les vices d'une synthèse et d'une philosophie sont quelquefois des vertus à un certain moment.

Dernier point : Comte est-il encore important pour notre formation au point de vue histoire des sciences? Oui, car il nous donne les premiers schémas historiques des sciences d'un bout à l'autre : à travers l'évolution de sa pensée on voit comment naît un schéma historico-scientifique, comment il se vérifie et comment il s'infirmé. On peut faire une expérience complète.

R. P. RUSSO. — Il y a le cas précis de Claude Bernard : Comte a-t-il eu vraiment une influence sur lui?

M. DUCASSÉ. — Que leurs idées se recoupent, cela ne fait pas l'ombre d'un doute; le sens du développement est souligné par Bergson. Ce que Claude Bernard ajoute à Comte, c'est justement ce que M. Le Lionnais nous a dit tout à l'heure : c'est l'émancipation par rapport à l'idée de système. Mais qu'est-ce que Claude Bernard entend par ce péché, qu'est l'esprit de système? C'est justement, *pris à la racine*, le vice « philosophique » par excellence (au sens où Comte qualifiait la philosophie de métaphysique), et dont il entendait, en principe, sinon toujours, en fait, libérer la science.

M. CUVILLIER. — J'ai admiré comme tout le monde le beau tableau que M. Ducassé nous a donné de la synthèse positiviste. Mais je voudrais me permettre de lui poser une petite question sur un point auquel il a fait un peu allusion, et qui m'a été suggérée par la critique qu'a faite tout à l'heure M. Le Lionnais.

M. Le Lionnais a accusé Comte d'une volonté d'unification qui aurait méconnu la complexité du réel et qui rapprocherait la doctrine positiviste plutôt de l'esprit de système que de l'esprit de synthèse proprement dite. Je ne suis pas du tout de cet avis. Si quelqu'un a réagi contre le monodéisme dans l'idée scientifique, c'est bien Comte ! Et je me demande même si Comte, par certains côtés, n'est pas le précurseur d'idées très actuelles dans la science contemporaine, à savoir l'idée d'une certaine contingence.

Je sais bien qu'on abuse un peu de cette idée de contingence qui est polyvalente, mais je la prendrais au sens où l'a prise Boutroux, c'est-à-dire que, en somme, tout ne peut pas se déduire. Quand on passe d'un domaine de la réalité à un autre, il y a un hiatus qu'on ne peut pas combler. Un de ceux qui ont mis cette idée en relief, c'est Auguste Comte ; et c'est très actuel. Cette idée qu'il y a des régions de la connaissance qui ne se ramènent pas à l'unité, était déjà chez Comte.

Je suis dans la même idée que tous les orateurs : il y a chez Comte des idées très riches, très actuelles, notamment sur les différentes régions de la science du réel, et donc sur une certaine contingence.

M. DUCASSÉ. — Je vous remercie d'avoir rappelé la contingence et d'avoir parlé de Boutroux ; il y a là une filiation très importante et très précise.

Mais je dois tout de même à la vérité — la vérité est notre amie, malgré tout — de dire qu'il subsiste une difficulté dans cette filiation de Boutroux à Comte à partir de la notion de contingence. L'esprit dans lequel Auguste Comte envisage la contingence et la situe par rapport au déterminisme, diffère profondément de l'orientation qu'implique la thèse de Boutroux ; la différence ne concerne pas seulement l'exploitation métaphysique qui est faite d'une telle idée mais bien la signification intrinsèque que revêt l'idée de contingence au niveau de l'existence humaine et en liaison étroite avec celle-ci. Il ne faut jamais oublier que chez Comte tout est relatif à l'exception justement de ce principe que tout est relatif.

M. DE CARNEIRO. — Dans de rapides passages de Comte, où il fait allusion à la loi de Newton et à ses domaines de validité, il établit qu'au-delà et au-deçà de certaines limites cette loi peut ne plus être valable, et même que nous pouvons concevoir des mondes où aucune loi ne serait susceptible d'être fixée, tellement il y aurait de variables, et que là nous devons

admettre la contingence des lois naturelles, que c'est lié à la constitution de l'homme et du milieu qui l'entoure.

M. DUCASSÉ. — La contingence telle qu'Auguste Comte l'envisage et dont il a un sentiment très vif ne peut être utilisée, dans le sens où Boutroux l'a fait, que par une extrapolation caractéristique. Il faut toujours penser que dans une querelle entre le déterminisme fondamental et l'indéterminisme, Comte eût parié en faveur du déterminisme fondamental. De la même façon, à la Société française de philosophie dans une réunion récente, M. Lévy, partisan du déterminisme s'opposait à M. Francis Perrin qui plaidait pour l'indéterminisme. Un tel type d'opposition me semble irréductible.

M. BERR. — Autrefois, j'ai parlé et discuté de la question avec mon maître Boutroux. En ce qui concerne la contingence, les preuves à l'appui d'une certaine contingence ont abondé, et le problème est extrêmement complexe : nous le réservons, quitte à y revenir un jour.

Mais, mes deux voisins ont quelque chose à répondre à la question que vous aviez posée tout à l'heure.

Mlle DELORME. — Je veux dire à M. Ducassé qu'à l'agrégation en 1938, on n'a pas du tout écarté Auguste Comte : même le sujet de composition à l'écrit a porté sur les rapports de la théorie de la connaissance chez Comte et chez Kant.

M. DUCASSÉ. — Oui, mais j'ai fait allusion à une date beaucoup plus récente.

Mlle DELORME. — Tous les étudiants du second degré ont dû étudier Comte sur toutes ses faces, aussi bien la face du théoricien de la connaissance scientifique, que celle du créateur de la philosophie positive. M. Brunschvicg a fait un cours sur Comte et Cournot, que j'espère pouvoir publier un jour. Cela n'apportera rien de très nouveau, mais il y a là, tout de même, beaucoup de précisions : c'est beaucoup plus développé que dans *Le Progrès de la Conscience*.

M. VARAGNAC. — M. de Carneiro a posé une question très importante : la provisoire décadence d'Auguste Comte en France et en Europe occidentale. C'est très important. Vous avez répondu très justement ; et dans votre conférence même, si admirable, vous avez indiqué — en ayant la gentillesse de faire allusion à ce que je disais récemment — que pour Comte c'est, en effet, comme pour Descartes : il y a eu le cartésianisme, très différent de la richesse et de la fécondité actuelle de Descartes, qui a eu sa crise ; ainsi il y a eu tout

de même un certain positivisme, très différent du véritable Auguste Comte, mais qui, pour le public savant, cultivé, représente une espèce de schéma simpliste ridicule, mais que nous avons devant nous et qui se traduit même en muséographie.

Il y a des types de musée qui sont des types de musée positivistes, et on est en train de développer un type de musée anti-positiviste. Moi, à Saint-Germain-en-Laye, je suis dans la nécessité de défendre un musée positiviste, fait par les travaux de Salomon Reinach et de Hubert, défendu par Lantier et par moi-même. C'est un type de musée condamné. On fait le choix des objets susceptibles d'illustrer très brièvement l'idée que le conservateur en fonction se fait de la civilisation en question : voilà le musée anti-positiviste ! C'est lui qui peut servir à une conception dialectique de la muséographie, conception, du moins, que certains collègues voudraient introduire dans la muséographie. Ce sont là des idées tout à fait actuelles. Cela n'a absolument rien à voir avec la réalité d'Auguste Comte, mais nous sommes en pleine bagarre entre ces deux conceptions de musée ! On parle de positivisme et d'anti-positivisme en muséographie ! Le type de musée de Saint-Germain-en-Laye apparaît en désordre aux visiteurs, car il y a trop de choses ; et pourquoi ? Parce que nos prédécesseurs ont voulu tout exposer de ce qui était important, pour que l'on se fasse une idée, quelle qu'elle fût, de la civilisation en question : c'est cela, le positivisme en muséographie !

Derrière ce coq-à-l'âne, il y a tout de même cette chose que vous avez évoquée à la fin de votre conférence : c'est l'opposition entre le continu et le discontinu dans les interprétations des sciences humaines. Pour ma part, je crois que les pas en avant se feront dans une étonnante association, incompréhensible, entre continu et discontinu, comme dans certaines théories physiques. C'est là le lendemain immédiat pour les connaissances humaines à propos d'Auguste Comte.

M. ULLMO. — Je prendrai très brièvement la parole pour poser une question supplémentaire à M. Ducassé, dont les réponses sont si frappantes, une question de nature un peu naïve puisqu'il s'agit de se demander ce qu'aurait pu être, ce qu'aurait été la philosophie d'Auguste Comte si elle n'avait pas été la sienne.

En somme, vous présentez Comte comme ayant eu très

profondément le sentiment que l'histoire des sciences était une projection du devenir de l'histoire de la pensée humaine. Voilà une idée extrêmement profonde. Or, cette idée, lorsque Brunschvicg eut suffisamment médité sur elle, a abouti au criticisme, c'est-à-dire à cette conception d'une action réciproque de l'objet de l'effort et du sujet de l'effort, du monde et de la pensée : le changement de la pensée est provoqué par le contact et la lutte avec le monde. Pourquoi ceci a-t-il échappé à Comte? Pourquoi s'est-il fait cette idée d'un absolu intemporel de la pensée, dont en somme l'histoire des sciences n'était qu'une réalisation accidentelle? A-t-il commis ce que nous considérons comme une erreur? Et d'où cela est-il venu? Comment la méthode même de cette confrontation ne l'a-t-elle pas conduit au relativisme de Brunschvicg?

M. DUCASSÉ. — Nous laisserons provisoirement de côté tout ce qui concerne les rapports de Léon Brunschvicg et du criticisme. En ce qui concerne Comte il n'est évidemment pas tout à fait exact de dire qu'il s'est fait l'idée d'un « *absolu intemporel* » de la pensée, car son relativisme est très cohérent. En vérité, Comte cherchait à comprendre le rapport de certaines pensées abstraites (et non point de toute pensée scientifique) à un objet privilégié : l'objet social.

D'autre part, Comte inaugurerait le travail d'historien des sciences. Il faut lui tenir compte des difficultés de tout commencement et malgré les imperfections de toute tentative de cet ordre bien des détails montrent déjà Comte profondément sensible à cette révélation réciproque de l'objet et du sujet de la connaissance, dont il rattache le type explicitement à la leçon kantienne.

Il reste à vous avouer que le centre d'intérêt, pour Auguste Comte, ne réside pas dans cet aspect du relativisme, mais bien dans le développement d'un schéma socialement utilisable du progrès de l'esprit. C'est, si vous voulez, la faiblesse de Comte dans le détail; mais c'est ce qui fait aussi sa force dans l'ensemble. Si l'on pose le problème de la connaissance comme il le posait, c'est-à-dire comme il ne pouvait pas ne pas le poser, il y a une partie à jouer qui doit être toujours jouée d'une certaine façon. Comte est inégalable à cet égard. Il peut perdre à nos yeux beaucoup d'enjeux successifs, mais il gagne toujours sur l'essentiel qui est de maintenir le sens d'une certaine ambition philosophique conçue dans sa totalité. C'est ce qui en fait un éducateur né de l'esprit de synthèse.

M. ULLMO. — Je vous remercie.

Amiral FERRIER. — Je n'ai rien de particulier à dire, mais j'ai remarqué au passage, à propos de synthèse et de système, que la synthèse a été associée à l'idée de méthode. Dès la première séance, j'avais appelé l'attention là-dessus : ce n'est pas une chose achevée, c'est une direction méthodique, qui repart.

M. DUCASSÉ. — Oui, il est certain que ce point a été très explicité, et dans la ligne cartésienne.

Amiral FERRIER. — Il y a aussi l'opposition entre continu et discontinu qui revient encore. C'est le phénomène nodal, l'événement nodal : il faut y regarder de près.

Comment repart la contingence? C'est qu'elle est fondamentale. Pour moi, je ne me raccorde pas à la théorie des autres là-dessus. Le déterminisme arrive par absence de contingence. Je ne sais pas si Comte a pris si nettement position là-dessus. Cela m'ennuierait de m'opposer à lui, mais je ne suis pas certain de m'opposer à lui, pour qui j'ai beaucoup d'admiration.

M. DUCASSÉ. — Je suis tout à fait d'accord sur ce que vous dites de la question de la contingence. Il est certain que Comte n'a pas pris parti avec cette fermeté en faveur de la priorité de la contingence, et, ceci pour des raisons aussi bien pratiques que théoriques; car il y a cette idée que nous avons besoin du déterminisme pour exercer notre liberté : elle aussi est partie intégrante de la synthèse comtienne.

M. BERR. — Je voudrais dire un mot à mon ami Le Lionnais, qui est revenu tout à l'heure sur la distinction entre système et synthèse. Vous avez dit dans une formule heureuse que le système est la caricature de la synthèse. C'est vrai dans le cas de Comte parce que la caricature est venue après coup, mais en général et en principe, la synthèse est la correction du système. Si l'on prend la pensée au point de départ, elle débute par des systèmes, c'est-à-dire par ces explications qui sont coordonnées, qui au point de vue logique sont satisfaisantes, mais qui au point de vue de la vérité peuvent laisser plus ou moins à désirer. Nous sommes d'accord, n'est-ce pas?

M. LE LIONNAIS. — Oui, oui.

M. BERR. — Quelqu'un demande-t-il encore la parole? Sinon, je vais lever la séance, en remerciant une fois de plus Pierre Ducassé, non seulement pour sa communication qui était très belle, mais pour la vie qu'il a donnée à la discussion, pour l'ardeur qui l'anime. Vraiment, je suis fier de lui,

parce que j'ai vu ses débuts au Centre, parce qu'il y a joué un rôle, parce qu'il y revient aujourd'hui en maître, plein de force, d'ardeur, d'enthousiasme, toutes sortes de qualités qui me plaisent infiniment et qui s'ajoutent à son savoir et à la profondeur de sa pensée.

Je remercie tous ceux qui ont pris part à la discussion, et je lève la séance, en disant encore, à demain.